

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 9

Artikel: Les "exa" sont là !
Autor: Al.Ma.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225714>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de papier ; on les mettra tous dans le chapeau du syndic, une main innocente tirera au sort et tout sera dit.

Ainsi dit, ainsi fait. Chacun inscrit un nom sur le petit bulletin distribué par David, l'assesseur. Bourbaki passe le grand feutre noir du syndic pour cueillir les bulletins. Bien entendu, chacun avait voté pour lui-même.

Le syndic, l'urne électorale improvisée en main, se lève :

— Bourbaki ! Dis-voir à Rosa, la fille de salle, de passer jusqu'ici !

Et voilà donc Rosa, une gentille blonde, toute souriante, devant le syndic.

— Mademoiselle Rosa ! On a besoin d'une main innocente pour tirer au sort. Si je ne suis pas indiscret, votre main... afin... votre gracieuse personne, remplit-elle cette condition ?

Rosa, ne comprenant que vaguement la question du syndic, rougit légèrement et répond :

— Che feux pien tirer les bedits pouts de bapier, mais je ne gombrends bas bourquoi il faut être innocente bour ça. Chai mon Hans, mon « Schatzeli » et il m'écrit seulement une fois tous les six mois. Gomme ça, che grois que je suis innocente.

Cette déclaration mit en gaîté toute la municipalité, en dépit de l'appréhension mal déguisée de chacun.

— Ça va bien, ma fille, lui dit en riant le syndic. Puisque vous en êtes encore aux billets doux, avec Hans, il n'y a point de mal et vous pouvez nous sortir d'embarras, en prenant un billet, mais un seul, dans mon chapeau.

Et il lui tendit son large couvre-chef. Rosa plongea donc une main supposée innocente dans le feutre syndical et en sortit un bulletin qu'elle tendit au syndic. Celui-ci le garda un instant dans sa main qui tremblait légèrement. Quel sera celui que le sort désignera ? Tous les visages étaient crispés, dans l'attente du nom que ce petit bout de papier allait révéler et qui allait réaliser ou détruire leur espoir. Cette minute décisive leur semblait ne vouloir s'écouler.

Lentement, les doigts malhabiles du chef de la commune déplièrent le billet. Le notaire Timbrelet avait tout d'un coup un accès de toux nerveux. L'assesseur essayait ses besicles et Bourbaki, qui n'était pourtant pas intéressé dans la question, oubliait de tirer sur son brûlot.

L'instant était solennel. La voix du syndic sonnait comme un grelot fêlé.

— Deladouve, Jean-Louis !

Ainsi, le sort avait décidé, en faisant un homme satisfait et quatre plus ou moins déçus. Puis, comme à regret, chacun tendit la main à l'élu du sort. Le père Péclot, le premier, le félicita.

— Bravo, syndic ! Comme de juste, c'est bien à toi que ça revenait. Il nous faut des hommes comme toi, pour aller à Lausanne, défendre nos intérêts.

Le boursier ajoutait :

— Je ne sais pourquoi on a perdu notre temps à faire ce tirage au sort. Chacun, et moi le premier, on était d'accord que tu étais le seul qui méritait d'être porté sur la liste du parti. Cognébin, le maréchal, membre adjoint, ne perdit pas son temps à d'hypocrites félicitations :

— Cette fois, on peut aller boire un verre. J'ai une de ces soifs...

Et le syndic, pour mettre tout le monde d'accord, appela :

— Rosa ! Apportez-voir un litre de « Clos du Centenaire » à la table ronde !

La pendule du syndic et candidat-député marquait déjà un bon bout du lendemain, lors que le pas pesant du maître du logis réveillait Madame la syndic.

— C'est le moment de te ramener, Jean-Louis ! Et puis, seras-tu député ou bien quoi ?

La voix de la Marianne était plutôt menaçante. Son mari, sentant l'orage, se hâta de la rassurer.

— Oui, ma bonne, ne te fâches pas d'avance !

Ça y est. Ton homme sera candidat, grâce à Rosa qui...

— Quoi, Rosa ? Que bafouilles-tu ? Qu'est-ce que la Rosa a à voir là-dedans ?

Le syndic, après avoir expliqué à Marianne de quoi il retournait avec cette Rosa, se glissa lourdement entre les draps et, d'une voix pâteuse, ajouta :

— Ecoute ! Dans toutes les questions difficiles à résoudre, il faut toujours chercher la femme, même si elle ne s'appelle pas Rosa.

Bonsoir. Bonne nuit !

F. Wælfli.

Renard argenté. — Lorsque dans une commune montagnarde, on voulut créer une vaste installation pour l'élevage du renard argenté, les promoteurs de l'entreprise allèrent, de maison en maison, à la quête de nouveaux actionnaires. Arrivés chez le vieux Gédéon, ils frappèrent longtemps à la porte du chalet avant de pouvoir entrer. Enfin, installés dans la cuisine, en face du foyer, ils exposèrent longuement le motif de leur visite.

D'abord le vieux Gédéon ne répondit rien, puis, quand il vit tous les yeux braqués sur lui, il caressa sa barbe en broussailles et déclara avec un petit air narquois :

— Vous êtes trop polis, mes bons messieurs, d'être venus me voir. Je crois avoir compris ce que vous voulez de moi, mais vous savez, par le temps qui court, on est bien plus renard qu'argenté !

J. des S.

L'INCONVENIENT DES HOMONYMES

 L y avait, dans la même ville, deux boulangers qui s'appelaient tous les deux Martin, l'un Jules, l'autre Julien. Ce dernier mourut. L'avis mortuaire portait « J. Martin, boulanger ». Du fait de cette imprécision, Jules reçut une avalanche de condoléances et même des fleurs et des couronnes. Afin de prouver qu'il n'était pas mort, il assista au convoi funèbre de Julien. Puis, réfléchissant que cette confusion pouvait porter préjudice à ses affaires, il commença à faire la tournée de ses clients qui étaient pintiers. Il commanda trois décis chez chacun et disait à la sommelière : « Dites-moi, Mademoiselle Adèle (ou Alice ou Albertine) ! Voulez-vous dire au patron que c'est pas moi qui suis mort et que je me recommande toujours. N'oubliez pas de lui dire ça, n'est-ce pas ! »

Mais ces tournées quotidiennes pendant trois semaines, dans le but de faire constater qu'il était encore du nombre des vivants, finirent par altérer sa santé, à force de se désaltérer. Jules alla donc trouver son médecin. Celui-ci, quelque peu au courant du manège de son client, après l'avoir ausculté, lui dit :

— Pour le moment, rien de grave. Mais si vous continuez encore pendant quelques semaines à vous ressusciter auprès de vos clients, vous finirez par préparer votre enterrement pour « à de bon », cette fois-ci.

LES « EXA » SONT LA !

 ES journalistes, l'automne venu, ne peuvent parler de la chute des feuilles sans faire allusion à l'arrivée, toujours intempestive, des feuilles d'impôt.

Au printemps, l'on pourrait tracer un parallèle inédit entre l'éclosion timide des premières feuilles et la distribution de celles d'examens.

Dans la salle récurée et décorée, sous l'œil paternel de MM. les examinateurs endimanchés et rasés « de près », les écoliers vont affronter les participes et les règles de trois.

Les fillettes, coquettes de naissance, souriront aux difficultés orthographiques et aux experts tandis que les garçons, plus versés dans les sciences exactes que dans la subtilité des accords grammaticaux, appliqueront le théorème de M. Pythagore avec une satisfaction évidente.

Comme toujours, la dictée sera jugée trop « dure » par les faibles et trop facile par les forts. Ce sera sans doute un joli petit bout de texte inoffensif, farci de « à » et de « où », agrémenté d'un ou deux « quant à » et orné d'une demi-douzaine de mots archi-connus tels : cornouillers, pythie, frayère (j'en passe, et des meilleurs). Quant aux participes passés variés, ils seront assaisonnés à toutes les sauces.

Vous pouvez être certains que la maîtresse fera toutes les liaisons et s'attardera plus que suffisamment sur les doubles consonnes... « Les zespirts zétaient textcités zaussi... »

Pour donner du courage aux enfants, les problèmes seront imprimés sur des feuilles aux vives couleurs ? On y retrouvera un pot-pourri sur des airs connus un salmigondis de mesures, des exercices où il sera question de trains qui partent de A et de B, ou d'un bassin qui se remplit et se vide simultanément.

A la « récré », des groupes exubérants vont se former : « Combien de « t » as-tu mis à protubérance ? » « Combien as-tu trouvé au problème des œufs cassés ? »

Et il y aura des pleurs et des grincements de dents.

On arrivera aux examens oraux le cerveau meublé abondamment. Pauline regardera avec envie et anxiété les experts : ce monseigneur chauve est-il sévère ? ce petit frisé qui discute mystérieusement avec M. le régent veut-il la mort du candidat ou sa promotion ? et le gros qui lit sur la carte, les mains au dos, aime-t-il les petites filles ? Jean murmura comme une litanie : Morgarten 1315. Sempach 1386, Naefels 1388. Sa sœur Marthe énumérera inlassablement les os du squelette. Au fond la salle, le fils du syndic, les yeux rivés à la carte murale au 200.000ème redira, comme dans un rêve : « Zoug, jolie petite ville sur le lac du même nom, 8000 habitants... »

Avec une émotion bien compréhensible, on ira tirer le billet fatal : les satisfaits se frottent le ventre avec vigueur tandis que les déçus prennent des airs d'enterrement auxquels les experts les plus irascibles ne restent jamais insensibles.

Les bons élèves ont le trac et montrent une assurance de condamné à mort. Les mauvais élèves savent bluffer mieux que des joueurs de poker.

Ils parlent haut, sans s'arrêter, répondent spontanément et avec fermeté aux questions qu'on ose leur poser si bien que, sans avoir le temps de contrôler leurs affirmations, on sanctionne par la note maximum les plus ineffables bêtises.

On se retrouvera dans le préau : Louise pleure parce qu'elle est tombée sur le seul sujet qu'elle ne savait pas par cœur ; Louis se tord les côtes parce qu'il a eu le seul sujet qu'il avait tant soit peu répété le matin même.

Le soir, les enfants raconteront avec force détails les péripéties de la journée :

— Papa, Edouard a eu 7 de zoologie parce qu'il a répondu que le dromadaire avait deux jambes.

— Et toi ?

— Moi, j'ai eu 8 parce que j'ai dit qu'il en avait trois.

Les experts corrigeront et apprécieront avec sagesse et indulgence. Ils riront sans doute quand la rédaction de Micheline leur arrivera sous les yeux :

« Le chat est une bête cylindrique ; il y en a deux espèces : les Angoras et les matous. »

Jean-Pierre se distinguera avec l'âne :

« L'âne est gris. La femelle s'appelle Annette et les petits hannetons. »

Il va sans dire que toutes les compositions se termineront par « j'aime bien le chat » et « j'aime bien l'âne », car si tous les sujets ne plaisent pas aux enfants, l'objet traité est toujours digne de leur affection.

Quant à moi, si je vous dis, à l'instar de ces petits, que j'aime bien les examens, c'est parce que je suis invité au banquet offert par les autorités communales pour clore l'année scolaire.

Les écoliers sont comme les champignons : il y en a des bons et des mauvais avec, entre deux, une multitude de « moyens ». Si donc, monsieur, votre fils a fait une moyenne piteuse, ne dites pas que le régent ne lui a rien appris, mais convenez que le fils n'est pas digne du père, que c'est un paresseux ou un peu doué.

Rappelez-vous que la plupart des hommes célèbres, des grands savants, des généraux vaillants, à l'école, n'étaient que des cancre. Cette constatation doit vous remplir d'aise et doit vous permettre de regarder l'avenir avec le sourire. Certes, il serait dangereux de voir là un critérium infaillible, mais c'est tout de même une source de consolation qui en vaut bien une autre.

Al. Ma.

L'AUBADE

 L vient de s'éveiller en moi, — la musique militaire passait sur le boulevard ! — une délicieuse et cristalline impression d'enfance.

J'étais dans ma ville natale, à Yverdon : quelques rues silencieuses, un vieux château tout noir, de petits ponts sur des bras de rivière, des trottoirs étroits, beaucoup d'enseignes, les collines moelleuses, et, de l'autre côté, coupant le ciel de sa ligne droite et bleuâtre, le Jura.

J'étais donc là, chez mon oncle, dans l'antique maison de la rue du Lac... L'arrière-cour était humide, la cour intérieure était sombre ; sombres aussi les couloirs, et les escaliers aux marches usées, arrondies par des générations successives de pas. Il y avait des hirondelles qui nichaient sous un rebord du toit : leur arrivée faisait événement. Le chat de la maison était noir ; sec, maigre, taciturne, mon oncle jouait du violon ; — et j'habitais, tout en haut, dans le mystère d'un étage vide et muet, une petite chambre aux volets verts, dont le plancher craquait sous mes pieds nus...

C'est là que je dormais.

En face, il y avait un hôtel, — *Cheval Blanc* ou *Lion Bleu*, — mais un hôtel où logeaient quelques officiers. Les officiers aiment à s'éveiller en musique. Conséquemment, chaque nuit, vers cinq heures, aux premières pâleurs de l'obscurité, — on leur venait donner l'aubade. Et c'est un air ineffable qu'on jouait, un air voilé, doux, susurrant, paresseux et fantasque, — un air exquis !

Et je l'entendais de mon lit, cet air. Je l'entendais en un demi-sommeil, je l'entendais sans l'entendre : une musique du Paradis !

Quelquefois j'étais enfoui sous les couvertures : l'air m'arrivait quand même, irréal, mystérieux, mais plus pénétrant à chaque mesure et plus caressant. C'était comme un frôlement de mélodie dans la moiteur du repos, dans la chaleur du duvet de plumes. Et je n'ai jamais su combien de temps durait l'aubade ; mais, chaque matin, en frottant mes yeux, je faisais comme une dévote qui aurait rêvé des harpes célestes. Je me fredonnais à moi-même l'air délicieux et fugitif. La sonorité vague me poursuivait, le frisson perlé s'égoûtait lentement... On me disait : « Mais qu'as-tu donc, gamin ? » Je n'avais rien : j'étais heureux.

Et ce seul souvenir me ferait aimer toute mon enfance.

C. Fuster.



LA CHANSON DE MADELINE

8

Il est vrai qu'avec le gros Pleaux, la coquette perdait son temps. Avec cette bûche, plus de musardise possible : sur sa peau de pachyderme, tout sortilège gauchissait. Le butor, pesamment, ponctuait sa dictée et labourait son ardoise couverte de chiffres, un sillon creusé au coin des balèvres. De la vertu ? Non, de la stupidité. Il n'entendait pas la tentatrice, voilà tout. Mais, à la récréation de dix heures, on le vit mendier, il empocha sans vergogne, je l'ai vu ! toutes les merveilles dont elle avait les mains pleines. Ce n'est qu'en absorbant les derniers reliefs que

l'avaloire se referma. J'en avais le cœur gros, et, m'emparant de Madeline :

— Oh ! et moi ?... lui dis-je violemment.

Elle me répondit :

— Il ne me reste plus rien.

Malédiction ! J'allai dans un coin ruminer mon obscure jalousie, tandis que, pratiquant le troc et l'enchère, comme un usurer, Pleaux revendait au détail, à ses camarades, le trésor de Madeline, déshonoré, vilipendé ! Et ce ne furent dans toute l'école qu'images d'azur céleste qui rayonnaient entre des mains sales, ailes d'éméraude s'ouvrant avec un crissement d'oiseau-mouche. Dans la salle maussade, se glissait tout un printemps de contrebande. C'en était agaçant !

Une grêle de pensums s'abattit sur Madeline. Elle n'était pas la seule coupable ; mais Pleaux s'en lava les mains, et le régent Tové, dans sa rancune, n'y regarda pas de si près. Elle eut à conjuguer des verbes longs d'une aune, à copier cent fois des phrases dont voici le plus gracieux spécimen :

Il serait convenable que je m'associe au travail de l'école et que je me répète que une ignominieuse fin attend les âmes vicieuses.

Avec son écriture malhabile et son français hésitant, jamais elle n'en serait venue à bout si, à la maison, je n'en avais fait les trois quarts.

Par charité chrétienne ? Non pas. Pour me voir pratiquer ainsi le pardon des offenses, elle avait d'abord dû me donner satisfaction. Le jour où elle m'oublait si vilainement, je l'avais poursuivie tout le long du chemin, au retour de l'école, de paroles amères.

— ... Tu lui as tout donné, tout. Et à moi rien...

Elle retournait vers moi ses yeux tranquilles :

— Mais, tu ne m'as rien demandé !

C'est vrai, j'étais venu trop tard ! J'avais tant de plaisir à la contempler que j'en oubliais tout le reste ! Pendant ce temps, Pleaux la dépouillait comme au coin d'un bois.

— Et pourtant, repris-je, lequel est le plus gentil des deux ? Dis ! il te prend tout ; moi, je partage avec toi toutes mes bonnes choses : les bonbons de ma marraine, mes cadeaux du nouvel an, tout. Et quand ta tante te fait des chagrins, c'est moi qui vais te consoler. Et je te fais tes devoirs. Dis...

Elle convint de tout ce que je voulus, et que j'étais le plus gentil des deux.

— ...Et voilà comme tu m'en récompenses, continuai-je. Tu me fais arriver en retard à l'école ; tu me distrais tout le temps ; j'ai perdu la moitié de mes bons points ; j'ai reculé de quatre places. Tout cela pour t'avoir trop écoutée. Et tu lui as tout donné, tout... Il pourrait se monter un magasin !...

Conciliante, elle me dit :

— Je te jouerai la comédie.

Mes yeux brillèrent de convoitise. Quand elle venait chez nous, en l'absence de sa tante, elle bouleversait toutes les robes de ma mère et se drapait dans un magnifique châle en crêpe de Chine, ancien cadeau de noce offert par des parents de Lausanne. Sur ce noir soyeux, les cheveux de Madeline paraissaient d'un blond plus distingué, dont la pâleur avait des reflets scandinaves. En se drapant dans le tissu souple et serré, dont on avait plein la main, elle s'écriait : « Je suis Marie Stuart ! » Et c'est encore sous ces traits qu'aujourd'hui je me représente une reine.

Mais le maquignonage de Pleaux, à cette heure-là, me paraissait le fin du fin. Je voulais du solide ! Me voyant faire la moue :

— Veux-tu que je t'en chante une ?

Cette fois, je fus grandement ébranlé ! Quand elle disait des chansons, j'étais tout autre, comme si un coup de baguette m'avait ravi sous un nouveau ciel, dans un prodigieux nouveau monde. Mais elle m'y prendrait plus. Ce que je convoitais, c'est merveille des merveilles, cette coiffure de toutes couleurs, avec ses jolis grelots

dorés, que j'avais mis à l'abri de mains iconoclastes...

— Ma Folie ? s'écria-t-elle. Mais tu l'as chez toi.

J'eus beaucoup de peine à lui expliquer que dépositaire ne veut pas dire propriétaire. Elle tombait des nues : comment, je voulais sa Folie pour moi tout seul ? Elle ne pourrait même plus s'en coiffer les doigts, quand il lui plairait, pour la faire sonner à en mourir de rire ? D'ailleurs, la marotte lui venait de sa mère. La comédienne avait cousu ensemble des morceaux de tous les décrochez-moi-ça du théâtre : pourpre, bure et velours, pourpoints, rhingraves, popeline rouge de courtisanes, Charlemagne tombé en guenilles, François Ier montrant la corde, loques de Ruy Blas ou de Triboulet... A cet arlequin de soie et de chanvre, elle suspendait en riant les petits *glin-glins* sonores. Et je les voulais pour moi tout seul !

— Mais je te les prêterai, lui dis-je, bon prince. Est-ce que je n'ai pas été le plus gentil d'eux tous ? Quand tu es arrivée à Cerniat, personne ne voulait te parler. J'ai dû aller te prendre par la main...

Ce souvenir sembla la toucher. Je vis sur son œil profond tressaillir ses longs cils d'un blond tendre :

— Ecoute, je te donne ma Folie, me dit-elle, mais tu me laisseras faire *glin-glin* toutes les fois que je voudrai !

VIII

La cuisante *châtaigne* qui, longtemps encore, la fit souffler sur ses pauvres doigts, ma chute aux bas-côtés de la classe, ne furent que le début d'une guigne noire, noire comme la canaillerie humaine. Maudit mois de mai ce fut tout un hiver qui entra en hurlant dans nos âmes enfantines. Sur le chemin de l'école, au lieu de l'oiseau d'or, nous souffla dans l'oreille le rire strident des trois Quenoupe.

Oh ! ces Quenoupe ! Elles se faisaient maintenant un jeu de nous poursuivre, de nous traquer à perdre haleine. Quand, à leurs misérables petites fenêtres, je découvrais, nous guettant leur face grimaçante, nous étions perdus ! J'avais beau presser le pas, crier à Madeline qu'il n'était plus temps de muser : nous avions le feu aux trousses ; pire que le feu, trois Furries.

Je craignais surtout la cadette, cette gale de Julianne : un petit bout de fillette de rien du tout, que j'aurais renversée d'un revers de main. Ah bien, oui ! Ce fut désormais l'épine de notre chemin d'écoliers. Quand son nez pointu se levait sur l'horizon, sauve qui peut ! A l'heure exquise où Madeline me contait ses histoires, des histoires vraies, s'il vous plaît, puisque nous y jouions chacun notre rôle : elle, la reine des Asturies, et moi, le prince André. tout à coup — hélas, pauvre prince ! et notre beau royaume, adieu ! — un rire grinçant nous jetait à bas de nos trônes, un petit diable nous hantait comme nos ombres en nous faisant des pieds de nez.

(A suivre.)

Samuel Cornut.

DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

HALDIMAND, II

Jamais embarrassé!...

Dans les cafés où je m'attable,
Je ne suis pas embarrassé,
Car je demande un délectable
„DIABLERETS" sans point hésiter.

Pour la rédaction : J. Bron, édité.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.